



## Déconstruction des stéréotypes dans la région des Grands lacs Africains à travers les anthologies « Sembura » : pour une approche bibliothérapeutique

**Emmanuel Cirimwami Barhatulirwa**

ISP Bukavu, République démocratique du Congo

cirilmdl2020@gmail.com

<https://orcid.org/0009-0004-6412-0535>

Reçu le 30-12-2025 / Évalué le 01-03-2026 / Accepté le 30-05-2026

### Résumé

Cet article est consacré à une lecture thématique des stéréotypes socio-culturels tels qu'ils sont dénoncés et déconstruits dans les anthologies Sembura. Dans un premier temps, une analyse titrologique permet de montrer que les quatre anthologies sont toutes reliées par un même fil conducteur, celui d'un appel fait à toutes les filles et fils de la sous-région des Grands Lacs pour la co-construction d'un nouveau paysage où il fait beau vivre. Dans un deuxième temps, s'appuyant sur un corpus textuel de l'anthologie 3, l'étude propose une analyse des personnages en vue de saisir comment les auteurs croisent les regards des uns et des autres pour mieux bousculer ces stéréotypes socio-culturels qui pullulent dans la sous-région des Grands Lacs. Enfin, dans un troisième temps, l'étude aborde la dimension bibliothérapeutique comme projet global de l'esthétique transversale des textes produits par la plateforme *Sembura*.

**Mots-clés :** anthologie, bibliothérapie, déconstruction, Grands Lacs, stéréotypes

### Deconstructing Stereotypes in the African Great Lakes Region through the 'Sembura' Anthologies: Towards a Bibliotherapeutic Approach

### Abstract

This article is devoted to a thematic reading of socio-culture stereotypes as they are denounced and deconstructed in the Sembura anthologies. First, a title analysis shows that the four anthologies are all linked by a common thread: a call to all the daughters and sons of the Great Lakes sub-region to work together to build a new landscape where life is good. Secondly, based on a textual corpus from anthology 3, the study analyses the characters in order to understand how the authors cross-reference each other's perspectives to better challenge the stereotypes that abound in the Great Lakes sub-region. Finally, in a third step, the study addresses the bibliotherapeutic dimension as an overall project of the cross-cutting aesthetics of the texts produced by the *Sembura* platform.

**Keywords:** Anthology, bibliotherapy, deconstruction, Great Lakes, Stereotypes

## Introduction

Le thème global de l'appel à contribution pour le n°15 de la revue *Synergies Grands Lacs* est saisissant et fascinant à plusieurs égards : *Mémoires et récits dans la région des grands-Lacs : Voix, identités et représentations*.

En effet, l'histoire de la sous-région des Grands Lacs est aussi tumultueuse et pleine d'images et de mirages que ses peuples se font les uns des autres et qui ont fini par produire plusieurs clichés séculaires au point que ceux-ci ont engendré de véritables stéréotypes socio-culturels négatifs par les uns contre les autres et vice versa. Ces clichés socio-culturels sont, très souvent, à l'origine du climat de méfiance et de répugnance perceptible dans la sous-région. On n'aurait pas exagéré en disant que c'est ce climat de méfiance qui est à la base d'un dialogue parfois difficile, voire impossible, entre les différents acteurs de cette région du monde.

Or, en 2007, un groupe d'écrivains et de critiques littéraires, mus par un souci purement bibliothérapeutique, ont créé une plateforme littéraire qui a été appelée *Sembura* signifiant « fermente » en *kinyarwanda* pour penser et panser les traumatismes qui ont avili et continuent à avilir les âmes des filles et des fils de cette sous-région. Voilà pourquoi cette étude se propose de déconstruire ces stéréotypes dans le but d'opérer une véritable bibliothérapie, comme on peut le lire à travers la titrologie de quatre anthologies publiées (entre 2012 et 2018 pour les trois premières) et rééditées en 2021 avant de publier une quatrième anthologie en 2022. Signalons d'entrée de jeu que toutes nos citations, en ce qui concerne les corpus analysés, proviennent des versions rééditées.

*Sembura* est un vocable du *Kinyarwanda* signifiant « fermente » ; il vient du verbe « *gusembura* : fermenter ». Dans ce même champ sémantique, l'on trouve « *umusemburo* : le ferment ». Ce vocable a été imaginé et utilisé depuis 2007 dans un projet littéraire qui réunissait écrivains et critiques littéraires de la sous-région des Grands Lacs Africains (Rwanda, Burundi et République démocratique du Congo) en vue de produire des textes littéraires (tous les genres confondus : récits, poésies, théâtre) dans une perspective bibliothérapeutique collective. Contrairement au sens dénotatif de ce lexème d'origine rwandaise, il ne s'agissait pas de fermenter les cerveaux des créateurs des textes au sens littéral du terme ; mais bien plus,

de la même manière que le ferment a un effet transformationnel du jus en vin ou en bière, les réflexions des écrivains de la plateforme « Sembura » devaient les amener à penser les drames et les meurtrissures qui ont gangrené les âmes des uns et des autres et de mieux les panser par une sorte de bibliothérapie.

Deux questions centrales guident cette étude. Dans un premier temps, il est question de savoir comment les écrivains de la plateforme « Sembura » ont pensé les stéréotypes qui pullulent dans la sous-région des Grands Lacs depuis des décennies. En second lieu, il s'agit d'examiner comment leur écriture participe d'une approche bibliothérapeutique.

En termes d'hypothèses, nous postulons que les textes des anthologies « Sembura » oscillent autour de deux principaux champs lexicaux : celui de la présentation et l'analyse de différents cas de stéréotypes socio-culturels tels qu'ils se laissent lire dans les textes des anthologies Sembura, et celui de leur déconstruction. Nous estimons également que le projet global des textes des anthologies « Sembura » se veut bibliothérapeutique, au regard du dénouement réservé aux récits des uns et des autres.

Deux objectifs sont ainsi assignés à cette recherche : Il s'agit d'analyser d'abord les thèmes véhiculant les stéréotypes exposés dans les textes des anthologies « Sembura » avant de dégager par la suite la visée bibliothérapeutique des textes.

## 1. De la bibliothérapie

Les recherches sur les effets de la lecture sur le lecteur datent de l'antiquité. Déjà Aristote, dans sa *Poétique*, avait introduit la notion de « catharsis » en postulant que la lecture ou la mise en scène d'une tragédie avait un pouvoir sur les lecteurs ou les spectateurs par la crainte et la pitié que ceux-ci éprouvent en entendant une tragédie, mais aussi qu'ils neutralisent ou subliment les charges émotionnelles négatives de ces sentiments.

Marcel Proust, cité par Billa Bernadette (2022 : 1, en 1905, pour sa traduction de *Sésame* et *les Lys* de John Ruskin, qu'il a intitulée *Sur la lecture*, relevait déjà le pouvoir thérapeutique de la littérature. Il notait :

*Il est cependant certains cas pathologiques pour ainsi dire, de dépression spirituelle où la lecture peut devenir une sorte de discipline curative, et être chargée, par des incitations répétées, de réintroduire perpétuellement un esprit paresseux dans la vie de l'esprit. Les livres jouent alors un rôle analogue à celui des psychothérapeutes auprès de certains neurasthéniques.*

Michèle Petit, cité par la même autrice (2022 : 1), dans son ouvrage *Éloge de la lecture : la construction de soi* relève les innombrables bienfaits de la lecture, dont celui de sortir d'un sentiment d'enfermement. Elle mentionne que « *Ce que bien des lecteurs et des lectrices ont éprouvé dans la rencontre avec les livres, et quelquefois dès le plus jeune âge, c'est la présence des possibles, l'ailleurs, le dehors, la force de sortir des places attribuées, des espaces confinés* ». Ce mouvement hors d'un moi réducteur et atrophié, serait, selon elle, salutaire pour le lecteur et l'ouvrirait à d'autres champs du possible. Et, en 1994, si l'on en croit à Billa Bernadette (2022 : 1) :

*Marc-Alain Ouaknin publie Bibliothérapie. Lire c'est guérir (Seuil). L'auteur, considéré comme un précurseur de la bibliothérapie, y soutient que l'acte d'interprétation est inhérent à la lecture et que l'interprétation est en soi une thérapie. En générant des sens nouveaux, la lecture offre à chaque lecteur une nouvelle grille d'interprétation de sa vie. Ainsi surgit la bibliothérapie herméneutique. Et c'est parce que la bibliothérapie invite à la diversité des interprétations, sources d'ouverture et de renouvellement de soi, qu'elle diffère de la bibliothérapie pratiquée dans les pays anglo-saxons. Plus loin, il affirme que la bibliothérapie est fondée sur une pratique de la lecture qui permet à l'homme d'aller au plus profond de lui-même et de s'inventer à chaque fois de manière différente. L'interprétation s'opère par l'imagination créatrice de la lecture, permettant ainsi au lecteur de modifier la perception de son propre parcours de vie.*

Comme on peut ainsi bien le voir, la lecture d'un récit, d'un poème ou d'un extrait de théâtre (qu'il soit lit ou entendu en salle) est une véritable occasion d'auto-analyse où le sujet lisant ou spectateur va à l'investigation de soi par soi par le biais de la fiction. Il s'agit donc d'un moment clé où le lecteur, grâce à l'interprétation qu'il donne au texte qu'il lit, partage les aventures des personnages, participe à leur douleur, à leur quête jusqu'au dénouement du problème auquel ils font face. La littérature – de tous les temps – remplit donc cette fonction cathartique, et c'est dans cette perspective que le projet littéraire « Sembura » s'est enraciné : reprendre le couteau de l'ennemi, le lui montrer, ou mettre face à face bourreaux et

victimes, croiser leurs regards, un peu comme dans *La Tempête* de William Shakespeare, pour les amener à s'invectiver avant de les communier dans une conjuration collective.

## 2. De la notion de stéréotype

Un stéréotype est une généralisation simplifiée appliquée à un groupe entier de personnes sans tenir compte des différences individuelles. Il s'agit d'images et des mirages que les personnes se font les uns des autres et qui, parfois, finissent par étriquer l'identité de tout un groupe lui collant à la peau de manière permanente et même séculaire. Les stéréotypes sont donc des émanations des représentations sociales que les personnes se font les uns des autres en fonction des variables démographiques et sociales comme l'âge, le sexe, les tribus, les ethnies, les races et qui ne correspondent nullement à la réalité, car fruits des généralisations de tous ordres. Les représentations sociales, comme l'écrit Moscovici cité par Moliner *et al.* (2015 : 20), constituent un phénomène important :

*L'émergence d'une représentation sociale coïncide toujours avec l'apparition d'une situation innovante, d'un phénomène inconnu ou d'un événement inhabituel... (ce que Moscovici dénomme la **dispersion de l'information**). Cet objet suscite inquiétude, attention, ou bouleverse le cours habituel des choses. Il motive donc une activité cognitive intense visant à le comprendre, le maîtriser, voire s'en défendre (**phénomène de pression à l'inférence**) et occasionne une multiplicité de débats et de communications interpersonnelles et médiatiques. Par ce biais se réalise la mise en commun des informations, des croyances, des hypothèses ou des spéculations aboutissant à l'émergence de positions majoritaires dans les différents groupes sociaux... (**phénomène de focalisation**).*

*L'émergence progressive d'une représentation, qui se réalise de façon spontanée, repose donc sur trois ordres de phénomènes : la **dispersion de l'information**, la **focalisation** et la **pression à l'inférence**. Mais ces phénomènes eux-mêmes se développent sur la toile de fond de deux processus majeurs définis par Moscovici : l'objectivation et l'ancrage.*

Devant la quête du sens d'un phénomène nouveau, les individus se mettent à se forger des représentations sémantiques des objets qui leur sont étrangers, par exemple l'origine lointaine de telle ou telle race humaine, pourquoi le noir est noir, pourquoi telle tribu s'oppose à telle

autre, etc. Dans ce processus interviennent alors plusieurs phases parmi lesquelles Moscovici retient « *la dispersion de l'information* », le fait qu'une représentation de l'objet inconnu, au départ, peut partir d'un individu jusqu'à se propager dans toutes les couches sociales avec l'effet de boule de neige. À ce niveau, une croyance personnelle, une opinion individuelle se transforme en opinion collective. Vient après ce qu'il appelle « *le phénomène de pression à inférence* ». Il s'agit de tous les efforts que les individus déploient pour que le nouveau phénomène soit interprétable par leur cognition. Le phénomène devient alors diversement interprété au point que les uns peuvent lui accoler des connotations péjoratives alors que d'autres lui trouvent des connotations positives. À la fin, un certain consensus peut se dégager en fonction des opinions qui dominent d'autres. Moscovici appelle cela « *le phénomène de focalisation* ». Ces trois étapes conduisent donc à la sédentarisation de la représentation dans la mémoire collective des individus au point qu'elle (la représentation) se transforme en stéréotypes.

Pour Sales-Wuillemin (2006 : 16), les stéréotypes sont indubitablement liés aux préjugés. Le préjugé est généralement considéré comme la correspondance attitudinelle du stéréotype. Au sujet des stéréotypes, il note ce qui suit :

Le stéréotype se définit à la fois comme une *rationalisation* et comme une *justification* d'un préjugé. Il traduit l'orientation de celui-ci sous la forme des *traits* fortement valués censés être caractéristiques du groupe cible. Voici pourquoi, on considère que le stéréotype est plus particulièrement porteur de la dimension cognitive de l'attitude. La discrimination (positive ou négative) qui en résulte étant plus particulièrement liée à la dimension conative de l'attitude.

À l'origine, les stéréotypes ont été décrits par Lippman (1922) pour faire référence à des images figées présentes 'dans nos têtes', sortes des moules ou des clichés qui nous conduiraient à percevoir la réalité au travers d'un filtre [...]. Selon Lippman, les individus ont des images rigides du monde environnant, des stéréotypes qui se superposeraient à la réalité et leur permettraient d'éviter un traitement approfondi des informations du monde environnant. Cette explication par du point de vue que les données environnementales seraient trop nombreuses et que le système cognitif aurait là un moyen de traitement économique des informations.

Comme on peut le remarquer, face à un environnement diffus et plein d'informations à traiter, les individus cherchent à cerner, à conceptualiser, à

rationaliser et justifier toutes informations présentes dans leur environnement. De là, ils développent alors certaines attitudes en fonction des interprétations qu'ils se font des perceptions fournies par leurs sens. Ils procèdent ensuite par une sorte de classement et de hiérarchisation aussi bien sur le plan éthique, esthétique que logique de toute information présente dans leur environnement. De la simple observation, les opinions se forment. Celles-ci se transforment en images solides, avant que celles-ci à leur tour ne donnent lieu à des stéréotypes figés.

Et pour résumer la façon dont les stéréotypes sont analysés, Sales-Wuillemin (2006 : 21) mentionne :

*Les stéréotypes peuvent être analysés sous l'angle de leurs contenus, en ce sens ils correspondent aux traits descriptifs ou définitoires associés à la catégorie, est pris en compte leur caractère social donc subjectif et partagé. Les traits stéréotypiques ne sont donc pas réellement caractéristiques de la catégorie cible, ils sont un reflet des relations intergroupes. L'orientation générale (positive ou négative) des traits stéréotypiques résulte des préjugés reliés à la catégorie visée, c'est-à-dire de la valeur globale attribuée aux individus appartenant au groupe cible. Les stéréotypes sont également analysés sous l'angle des processus psychologiques qui les sous-tendent*

Après avoir passé en revue ces quelques notions théoriques sur la bibliothérapie et les stéréotypes, examinons à présent comment ce phénomène apparaît dans les anthologies « Sembura ».

### **3. De la titrologie et analyse du corpus**

La première anthologie publiée d'abord en 2012 aux éditions Fountain Publishers à Kampala, puis rééditée à Casablanca, aux Éditions *La Croisée des chemins* dans la Collection Sembura (2021), « *Émergences* », avec comme sous-titre « *Renaître ensemble* ». Ce titre annonçait déjà un projet dont la vision se situait dans une littérature thérapeutique. Le lexème « *Émergences* » présupposant submersion, noyade dans les eaux profondes d'une mer ou d'un océan ou, en tout cas, dans un abîme. L'émergence devient alors comme une résurrection, un retour à la surface, après une opération de sauvetage. Dès lors, ce titre ne peut se saisir que comme une métaphore où le comparant se retrouve dans le sens même du verbe

« émerger : sortir de l'eau » ; c'est aussi « sortir d'un milieu obscur pour entrer dans un milieu lumineux », c'est également « sortir de l'inconnu, du néant ». Le comparé peut se lire ainsi comme « la situation traumatique dans laquelle toute la région est plongée depuis plus de trente ans, notamment avec le génocide contre les Tutsi au Rwanda, en 1994, les massacres à grande échelle au Burundi avant que le conflit ne soit externalisé à l'Est de la République démocratique du Congo dont les affres ne sont pas encore pensées jusqu'à ce jour.

L'idée de ce titre à l'époque était donc celle de montrer aux filles et aux fils de cet espace, victimes des traumatismes de tous genres, que le moment était venu pour conjurer les démons de la haine et dresser/relever la tête au-delà de l'abîme où tous s'étaient engouffrés. C'est ce qui, d'ailleurs, justifie le sous-titre de cette anthologie « *renaître ensemble* ». Dès le départ, tout le travail des auteurs était donc d'exhumer ces apories pour mieux les repenser. Et Boubacar Boris Diop (2012 : 10), le préfacier de la première anthologie est explicite à ce sujet :

*Le fait que le Burundi, le Rwanda et la République démocratique du Congo soient individuellement en difficulté – pour utiliser un euphémisme – n'a rien d'exceptionnel. On ne compte pas le nombre de pays qui se portent mal, partout sur la Terre. Ce qui trouble et inquiète, c'est une relation où prédominent la méfiance et son corollaire, la tendance à se dénigrer insidieusement ou à s'invectiver. Il n'est donc pas excessif de dire que dans cette région des Grands Lacs où se joue d'une certaine façon le destin du continent, la sérénité du débat intellectuel est une question de vie ou de mort. On a assez entendu les politiciens de tous bords ainsi que leurs porte-machettes et il est temps d'écouter les créateurs. Il ne faut certes pas leur demander plus qu'ils ne peuvent donner. Ce sont des maîtres du verbe, pas des magiciens et ils ne mettront pas fin, comme par enchantement, aux logiques d'extermination. Du moins aideront-ils à faire comprendre que, dans une société digne d'être appelée « humaine », les massacres et les viols de masse doivent être l'exception et non une pratique routinière prétendument justifiée par on ne sait quelle lutte « populaire » et « démocratique*

La deuxième anthologie publiée dont le titre est : « *Pour une culture de la paix dans la sous-région des Grands Lacs* » a connu le même itinéraire que la première. Elle a été éditée par Fountain Publishers à Kampala, en 2016, avant d'être rééditée par La croisée des chemins en 2021. Elle fait écho à la première : « *Émergences. Renaître ensemble* ». L'idée semble être la suivante : Comme nous étions submergés ensemble, et que nous avons



émergé ensemble, alors travaillons toutes et tous ensemble « *pour une culture de la paix* ». Quel joli rêve !

Comme nous le savons, la littérature n'est pas une représentation du monde tel qu'il est, mais plutôt tel qu'il devrait être ; ou alors, en tout cas, tel qu'on ne voudrait pas le voir devenir, du moins selon notre conception. Tel est le rêve de l'écrivain. Voilà donc pourquoi, se situant dans la continuité du premier projet, le deuxième réunit des textes, qui incitent les filles et les fils de la sous-région à pratiquer ardemment la *culture de la paix*. Ainsi, résumant quelques textes de cette anthologie, Eugène Ebodé (2021 : 10), son préfacier, écrivait ce qui suit :

*Si la littérature a des vertus thérapeutiques et réparatrices pour nous guérir de plusieurs maux, les contributeurs - civils et hommes d'église participant à cette livraison - l'ont dit sur tous les tons et dans toutes les gammes suaves, graves ou de contralto. Ils ont donc écrit et se sont écriés pour nous offrir une nouvelle perspective, celle de la littérature programmatique. La paix qu'elle institue comme horizon est valable non seulement pour les Grands Lacs, mais pour l'Afrique et le monde.*

Cette quête de thérapie collective sera poursuivie dans la troisième anthologie : *Convergences. Positiver l'autre*. Elle aussi publiée d'abord à Kampala (2018), avant d'être rééditée par La croisée des chemins en 2021. Cette troisième anthologie est un nouvel appel à toutes ces filles et fils de la sous-région des Grands Lacs qui, après avoir sombré ensemble (idées développées de la première anthologie : *Émergences. Renaître ensemble*, 2012), ont été appelés à développer la culture de la paix (deuxième anthologie : *Pour une culture de la paix dans la sous-région des Grands Lacs*, 2014).

Avec la troisième anthologie, les écrivains avaient pensé que l'heure des antagonismes était révolue et qu'il fallait passer à une nouvelle étape, celle de l'acceptation de *l'autre* en dépit de sa différence avec *moi*. D'où cet appel à converger (à regarder tous dans la même direction. C'est pourquoi d'ailleurs le gros des textes sont construits sur deux moments clés : celui de l'exposition des stéréotypes des uns envers les autres et celui de leur déconstruction à partir de la stratégie « du positiver l'autre ». En s'engageant sur la voix de la littérature de la paix, les écrivains de la plateforme littéraire « Sembura » ne sont pas loin de la fonction que le

philosophe existentialiste français Jean Paul Sartre cité par Juvénal Ngorwanubusa (2021 : 8) donnait déjà à la littérature. Ce dernier note ce qui suit dans la préface de la troisième anthologie :

*Dans Qu'est-ce que la littérature, Jean-Paul Sartre, bien connu pour défendre l'engagement en littérature sans pour autant partager toutes les valeurs de l'abbé canadien, en arrive à une conclusion sensiblement analogue : « Bien que la littérature soit une chose et la morale une tout autre chose, au fond de l'impératif esthétique nous discernons l'impératif moral ». Pour lui, l'écrivain est en situation dans son époque : chaque parole a des retentissements, chaque silence aussi. Autant il rend hommage à Voltaire pour avoir pourfendu les injustices faites à Calas, à Zola qui s'opposa à la condamnation de Dreyfus dans son célèbre J'accuse, et à Gide pour avoir révélé les exactions de l'administration coloniale au Congo, autant il tient Flaubert et Goncourt pour responsables de la répression qui suivit La Commune de Paris parce qu'ils n'ont pas écrit une ligne pour l'empêcher.*

Comme on le voit, de tous les temps, l'écrivain a toujours été perçu comme un *porte-parole* de ceux qui n'ont pas de parole ou de ceux auxquels la parole est interdite ou confisquée. Lui seul est capable de se hisser au-dessus de tous, tel le phénix, au-dessus de tous les monts, n'ayant que ces mots qu'il dresse en « *armes miraculeuses* » pour exposer, avant de les conjurer, tous les maux qui rongent ses concitoyens. Nous sommes donc ici dans ce que nous avons qualifié de vision *bibliothérapeutique* de la littérature.

La quatrième et dernière anthologie n'est pas loin de cette vision thérapeutique, car son titre est aussi évocateur du même et unique projet paxologique : *Demain Grands lacs. Le vivre ensemble*. Contrairement aux anciennes anthologies, celle-ci n'a pas été publiée à Kampala, mais par *La croisée des chemins à Casablanca* (2022). Ses écrits sont le prolongement du même cri que les trois premières. Et ce message pourrait ainsi se résumer dans cette longue phrase mnémotechnique et interrogative que nous avons déjà formulée lors des journées<sup>1</sup> littéraires de Sembura à Kigali en 2017, et qui peut encore être reformulée comme suit :

---

<sup>1</sup> Il s'agit des journées littéraires organisées à Kagali en 2017 où nous avons présenté une communication portant sur la « *déconstruction des stéréotypes dans La Princesse Nyampinga au Royaume des Banyiginya de Maxime Kabemaba*. ». Texte inédit.

N.B. Il sied de signaler que toutes les citations issues des anthologies Sembura proviennent des versions

*S'il vous plaît, en dépit de nos différences, de tous les tords que nous nous sommes causés les uns aux autres, n'est-il pas mieux d'émerger et renaître ensemble (2012), de faire la culture de la paix dans cette sous-région des Grands Lacs où les démons de la guerre ne décolèrent d'une seconde, (2014) de converger et de positiver l'autre (2018) pour que demain l'on vive ensemble (2023) pour le plus grand bonheur de nous tous d'abord, et des générations futures ensuite ?*

Tel nous semble être le cordon ombilical, le dénominateur commun de tous les projets *Sembura* : faire de la littérature un outil utile au service de la dénonciation, de la prévention pour la promotion du vivre-ensemble, même si certains auteurs de la trempe de Boubacar Boris Diop (2021 : 10) ne sont pas dupes du vrai pouvoir de la littérature lorsque, parlant des écrivains, il note, comme cela est dit précédemment, qu' « *ils ne sont que de maîtres à penser* », dont les points de vue comptent très peu auprès de faiseurs de beaux et de mauvais temps.

#### **4. De la déconstruction des stéréotypes à travers un texte de l'anthologie III**

Le texte qui nous paraît exposer le mieux la dénonciation et la déconstruction des stéréotypes est signé par Théoneste Bapfiki. Intitulé « *Aurore* », il s'agit d'un récit d'amour idyllique entre deux jeunes depuis l'école primaire : Aurore (Rwandaise) et Adolphe (Congolais). Mais cet amour est d'abord rendu impossible à cause des stéréotypes ancrés dans les esprits de leurs deux familles. Heureusement qu'ils finiront par se marier grâce au triomphe de la raison sur les préjugés illogiques. Au-delà du récit des deux amants, *Aurore* est aussi un récit triadique mettant en scène les stéréotypes enfuis dans l'inconscient collectif des habitants des trois pays : le Rwanda, le Burundi et la République démocratique du Congo. Fuyant la guerre civile du Burundi, la petite Izabayo débarque à Kigali et est accueillie par la famille d'Aurore alors qu'elle n'y connaît personne. C'est alors que tous les préjugés qu'elle avait entendus dans sa famille sur les Rwandais

---

rééditées en 2021 à la Croisée des chemins à Casablanca. Les quelques ajouts ou omissions par rapport aux versions de départ tiennent de là.

tombent un à un au regard du climat chaleureux avec lequel elle se trouve accueillie. Cela peut se lire dans cet extrait (Bapfiki, 2021 : 50) :

*Aurore venait de corriger son travail de français, ses parents n'étaient pas à la maison. En effet, ces derniers avaient plusieurs préoccupations. Soudain, elle entendit quelqu'un frapper à la porte. Elle traversa le salon, la tête froide, un pas, deux pas, trois pas et elle arriva près de la porte. En l'ouvrant, elle vit dehors une fille maigre et misérable. Aurore s'approcha d'elle le regard plein de compassion et d'humanité. – Qui es-tu ? demanda-t-elle d'une voix douce et mélodieuse.*

*– Au secours ! dit la pauvre fille !*

*– Qu'est-ce qui se passe ? D'où viens-tu ?*

*– Je m'appelle Izabayo Melissa, je suis une réfugiée burundaise. À cause de la guerre, j'ai décidé de m'enfuir au Rwanda. Je ne connais personne ici et je voudrais vous demander de m'aider. Aurore n'avait pas encore répondu quand ses parents apparurent subitement, alors, la fille recommença à raconter son histoire., Izabayo tremblait par ce qu'on lui avait raconté à propos des Rwandais qui seraient vraiment méchants. Contrairement aux préjugés, les parents d'Aurore ont réagi généreusement et avec amour au regard innocent de cette enfant. « Sois tranquille ma fille, tu ne manqueras de rien dans notre famille », dit le père. L'enfant fut adoptée dans la famille et on lui donna tout ce dont elle avait besoin. (Bapfiki, 2021 : 50).*

Comme on peut le lire à travers cette scène, Izabayo Melissa est une Burundaise dont les idées reçues depuis sa tendre enfance font du Rwandais « *le méchant* ». Il s'agit là d'un stéréotype difficile à effacer de son mental tant qu'elle ne s'était pas encore rendue au Rwanda. Et ce n'est justement qu'à son arrivée que le masque tombe de ses yeux, car contrairement à ce à quoi elle pouvait s'attendre des personnes décrétees méchantes, c'est plutôt un accueil chaleureux qui lui est réservé, comme le narrateur nous le rapporte dans le passage ci-haut cité. D'ailleurs, plus loin dans le récit, le narrateur fait dire la même chose au Père d'Izabayo, qui s'était étonné comment sa fille pouvait trouver asile au Rwanda (Bapfiki, 2021 : 50) :

*– Ma fille, es-tu vraiment Rwandaise ?*

*– Oui, Rwandaise cent pour cent. –*

*Nous pensions que vous êtes des hommes méchants, et sans pitié. Mais voici comment vous avez agi avec ma fille ! Derrière l'apparence, il y a toujours la réalité qui peut être différente de ce qu'on pense. (Bapfiki, 2018 : 50)*

Le même regard de méfiance est celui que les Rwandais portaient sur les Burundais. Alors que le génocide contre les Tutsi éclate au Rwanda, en 1994,

la famille d'Aurore voit presque tous ses membres décimés. Celle-ci s'étant miraculeusement échappée, sollicite un asile au Burundi dans la famille de Melissa Izabayo, la fille qu'elle avait accueillie l'année précédente au Rwanda. Ladite famille accepte volontiers d'accueillir la rescapée. Elle entreprend alors un nouveau voyage du Burundi où elle s'était déjà rendue pendant qu'elle accompagnait Izabayo du retour de son exil du Rwanda. Mais, en dépit de cette familiarité dont elle peut déjà se contenter de la part de cette famille d'accueil, qui était déjà la sienne, elle ne peut s'empêcher de réveiller les stéréotypes jadis développés par ses parents sur les Burundais. Le narrateur nous en donne l'écho (Bapfiki, 2021 : 51) :

*Quelques jours plus tard, elle a téléphoné à la famille d'Izabayo pour demander l'asile. On lui a promis un accueil chaleureux. Elle a quitté le Rwanda pour le Burundi, mais elle avait peur. Jadis, ses parents disaient que les Burundais torturaient à mort les Rwandais qui se rendaient chez eux. Elle est partie à huit heures du matin pour arriver dans la capitale burundaise vers seize heures sans problème. Elle a vu le contraire de ce qu'elle pensait et elle a constaté que les stéréotypes n'avaient aucun rapport avec la réalité. (Bapfiki, 2021 : 51).*

À travers ce passage, l'on voit bien que selon les stéréotypes construits par les Rwandais, représentés ici par la famille d'Aurore, les Burundais, à travers la famille d'Izabayo, sont également perçus comme des « personnes qui torturent les Rwandais à mort ». Il fallait également qu'Aurore se rende à nouveau au Burundi pour se persuader du contraire. Elle finira par s'intégrer durablement dans cette nouvelle société, non sans difficultés, car toutes les fois que les autres enfants burundais la voyaient, des propos enclins de méchanceté fusaient contre elle. Le narrateur nous en fait la description suivante :

*Dans cette famille d'accueil, il y avait quatre enfants et tous allaient à l'école. Ils quittaient la maison très tôt et revenaient à midi. Elle restait seule à la maison et en souffrait énormément. Quand elle allait puiser de l'eau, les enfants burundais se moquaient d'elle en disant que les Rwandais étaient des tueurs (Bapfiki, 2021 : 51).*

Une autre dimension du stéréotype socio-culturel actualisée dans ce texte se manifeste quand le jeune Adolphe (Congolais vivant au Burundi)

découvre Aurore (Rwandaise exilée au Burundi) et qu'il ressent une certaine empathie envers elle. C'est d'abord lui-même qui fait part à Aurore de son inquiétude au sujet de leur amitié : ses parents, disait-il, lui avaient dit qu'ils n'aimaient pas les Rwandais à cause de leur mauvaise réputation. Celle-ci lui a alors dit que ses parents aussi disaient qu'ils ne pouvaient jamais accepter un beau-fils congolais car les Congolais sont des menteurs, des escrocs. Ce nouveau regard croisé des stéréotypes entre Congolais et Rwandais est ainsi rapporté :

*Quelques jours plus tard, quand ils se sont rencontrés, il lui a fait part de son inquiétude quant à leur amitié. Ses parents lui avaient dit qu'ils n'aimaient pas les Rwandais à cause de leur mauvaise réputation au Congo. De fait, ils ne supportaient pas l'idée d'une compagne rwandaise pour leur fils. Elle lui a répondu que leur amitié pouvait aller au-delà des efforts pour vaincre la vanité. La vanité pour la vanité ne mène nulle part. Les membres de sa famille lui avaient dit aussi que les Congolais étaient menteurs, escrocs et qu'ils ne pouvaient nullement accepter un beau-fils congolais. (Bapfiki, 2021 : 52)*

Les deux jeunes amis vont alors se séparer, car Aurore devra rentrer chez elle pour y poursuivre les études et commencer à y travailler. Il faut attendre le voyage de Martin Muanzo, le père d'Adolphe, vers le Rwanda dans le cadre d'une mission de travail, pour qu'il découvre la réalité des relations interpersonnelles au-delà des préjugés qu'il avait développés au sujet des Rwandais avant d'y être accueilli chaleureusement. Le narrateur dresse le contour de tout ce travail de « déconstruction-reconstruction » (Bapfiki, 2021 : 53) :

*Le Congolais Muanzo Martin, père d'Adolphe, membre de Médecins sans frontières, est venu au Rwanda. Il en a profité pour se rendre au site mémorial de Gisozi. Par la suite, il s'est entretenu avec des Rwandais qui ont appris que le génocide perpétré contre les Tutsis avait été planifié. Au fil des jours, Martin a constaté que les Rwandais étaient généreux, autant que les Burundais et les Congolais. Il se demanda alors pourquoi il refusait à son fils de se lier d'amitié avec une Rwandaise. Aurore a terminé ses études universitaires et a occupé le poste de directrice de l'éducation dans un district de la Province de l'ouest du pays. Un jour, alors qu'elle était dans son bureau, elle a reçu un appel téléphonique provenant du Congo*  
– Aurore, ça fait longtemps !  
– Mais qui es-tu ?  
– C'est ton mari ! M'as-tu oublié ?

– *Mais je suis toujours célibataire. Qui es-tu ?*  
 – *Je suis Adolphe, ton amour avec qui tu as étudié au Burundi. C'est un miracle ! Mon père a accepté notre amour. Je te veux pour femme !*  
 – *Je t'adore mon amour ! Je te présenterai à tout le monde ! Mon ange, je veux changer ton destin. Toute ma famille sait que je t'aime.*  
*Une semaine après, Aurore est allée au Congo. Elle a passé trois jours dans la famille d'Adolphe qui l'a bien accueillie. Très ému, Martin a rassemblé toute la famille et a déclaré : « Je pensais que les Rwandais étaient tous méchants et tueurs. J'avais longtemps cru en cette mauvaise réputation enracinée chez presque tous les Congolais. Moi-même, je suis allé au Rwanda dans le cadre de mon travail et l'accueil était très enthousiaste. Ma fille, bienvenue dans ma famille. (Bapfiki, 2021 : 53)*

Comme on peut le constater, le passage du père d'Adolphe par le Rwanda est un moment clé dans la déconstruction de tous les stéréotypes négatifs qu'il se faisait sur ce pays. On peut donc retenir deux moments clés dans la dynamique narrative de ce texte qui illustre le schéma de la dénonciation et de la destruction des stéréotypes tel qu'il se laisse lire à travers les anthologies Sembura. À partir de différents personnages du texte, Théoneste Bapfiki croise les regards des Rwandais, des Burundais et des Congolais. Il dévoile les stéréotypes des uns sur les autres, et vice versa. Les Rwandais se faisant des idées négatives sur les Burundais ou les Congolais, d'une part ; d'autre part, les Congolais percevant les Rwandais ou les Burundais avec autant de préjugés ; les Burundais, pour leur part, croyant que ce sont les autres qui sont bizarres ou méchants. C'est un peu comme le conte de Nick Keppler sur le mythe des serpents qui se mordent les queues, symbole de l'éternel recommencement du temps et des choses. C'est ainsi que les Burundais sont décrits par les Rwandais comme des « *méchants ou des gens qui torturent les Rwandais à mort* » ; alors que ceux-ci sont vus comme des « *tueurs, des méchants, des personnes à mauvaise réputation* » autant par les Burundais que par les Congolais. Ces derniers sont, pour leur part, qualifiés des « *menteurs et escrocs* » par les Rwandais, et « *viveurs, jouisseurs infidèles* », par les Burundais, si l'on s'en tient à l'image du personnage Mukongomani dans le récit *des années avalanche* du Burundais Juvénal Ngorwanubusa (2012).

Cette triangulation du regard illustre bien le climat de méfiance qui peut se lire comme la conséquence directe de tous les stéréotypes que les peuples de la région développent les uns sur les autres tel que cela est

exposé à travers ce récit bien ficelé par Théoneste Bapfiki. Il s'agit des clichés tissés par les uns et les autres et qui sont les fruits des constructions erronées issues des généralisations abusives. Celles-ci, malheureusement, finissent par produire des apories impossibles à soumettre à toute démonstration logique.

Et pourtant, la conclusion tirée par Martin Muanzo, le père d'Adolphe, après son passage au Rwanda est claire : « *Les Rwandais, les Burundais et les Congolais sont* « généreux ». Comme le dit l'adage, « l'homme n'est ni ange ni bête », on peut donc nuancer cette conclusion et dire : « Autant on trouve des personnes généreuses, gentilles, tolérantes parmi les Rwandais, les Congolais et les Burundais, autant on trouve des avares, méchants, intolérants chez les uns comme chez les autres. Tout est question d'expérience et d'individus. Il est ainsi aberrant d'enfermer des communautés entières dans des boîtes collectives stéréotypées.

## **5. De la visée bibliothérapeutique des textes comme objectif ultime des anthologies Sembura**

À la lecture des textes des quatre anthologies de Sembura, l'on peut se demander quelle serait la réelle force thérapeutique que de tels textes peuvent bien avoir sur leurs destinataires premiers, à savoir les filles et les fils de la sous-région des Grands Lacs. Pour Lambrichs, les vertus thérapeutiques de la littérature sont incontestables. Les mots soignent plusieurs types des maux : l'oubli, l'ignorance, la tristesse, la déréluction, la bêtise, l'isolement, le sentiment de l'absurde, le désespoir... Elle note en effet ce qui suit (Lambrichs, 2009 : 44) :

*Le livre ouvre dans le monde et pour l'esprit qui y pénètre une fenêtre, crée un espace dans lequel va s'exprimer une voix. On dit volontiers d'un écrivain qu'il a un 'univers' N'est-ce pas dire par là que de l'universel il y a, possiblement au moins ? En effet le texte, par un effet de miroir assez curieux, attire à lui des lecteurs qui s'y reconnaissent. Ils ont le sentiment qu'on leur parle d'eux (ce qui parfois leur plaît, mais pas toujours...). C'est que de la parole à l'écrit, puis à la publication, un pas se franchit. L'écrivain – qu'il soit poète ou penseur, les deux ne s'excluent pas – s'expose mais aussi s'adresse au lecteur sans savoir qui le lira. Il se risque à quelque chose dont, au départ, il ignore tout. Peut-être pas tout, à vrai dire. Car s'il publie, c'est aussi que la littérature a commencé par modifier sa propre vie. Il sait qu'un livre, un seul,*



*peut parfois changer la vie, transformer le regard, ouvrir des horizons, mobiliser des énergies inconnues, infléchir la direction de ses propres pas. Peut-être désire-t-il, simplement, être aussi pour d'autres, à sa façon, ce passeur-là. C'est que la lecture, si solitaire qu'elle paraisse, fait rencontre. En s'évadant du quotidien, parfois on s'y retrouve... pour en sortir différent, enrichi, relancé dans son énergie créatrice.*

Au regard de tous les maux qui rongent la sous-région des Grands Lacs avec toutes les conséquences subséquentes de différentes crises qui ne font d'ailleurs que s'accroître, les écrivains de la plateforme Sembura se sont fixés comme objectif ultime de produire une littérature qui met à nu les traumatismes minant et laminant les cœurs des filles et des fils de cette partie du monde où les démons de la violence ne font que perpétuer le cycle de carnage. Face à cette situation, les littéraires ne peuvent qu'affûter leurs armes miraculeuses que sont leurs plumes afin d'exposer chacune des plaies béantes pour ainsi mieux les panser et exorciser les esprits.

En lisant donc les textes des anthologies Sembura, et pour peu que l'on ait connu tous les bouleversements qu'il y a eu dans la région des Grands Lacs au cours de ces dernières décennies, l'on ne peut rester indifférent. Bien au contraire, si l'on ne s'identifie pas à tel ou tel personnage, du moins partagera-t-on la lutte collective des personnages des textes Sembura : celle qui cherche à restaurer les identités blessées. Il y a lieu donc de dire, ou du moins d'espérer, que les textes produits par la collection Sembura finiront par créer sur ses lecteurs une véritable catharsis, au sens aristotélicien du terme, pour conjurer maintenant et pour toujours les démons de la haine, de la jalousie, du repli identitaire, de la méfiance de l'autre et produire ainsi sur les âmes et les esprits une véritable entéléchie, car le texte, comme le reconnaît Lambrichs (2009 : 4), tout miroir qu'il est, est aussi le lieu de rencontre, de découverte de l'autre et de soi-même, chacun inscrit dans son temps et chacun relié, à sa façon, à une dimension d'universalité. L'on s'y retrouve, comme dit le sens commun. L'on s'y reconnaît. Mais l'on s'y délie aussi, comme le papillon sortant de son cocon, l'on s'y découvre... moins seul parfois que l'on ne le croyait, si unique soit-on.

Et pour Maëline (2018 : 4) le pouvoir thérapeutique de la littérature est d'autant plus évident qu'au moyen du transfert, de ce que La Planche appelle l'auto-analyse, la lecture seule serait à même de restaurer une « médiation imaginaire susceptible de relancer le processus de

*symbolisation* » et de dénouer *in fine* les blocages occasionnés par les traumatismes et autres blessures refoulées afin de « *se réapproprier une vie subjective que des catastrophes intimes ont placé sous séquestre* ». C'est justement le projet global dans lequel s'inscrivent les anthologies Sembura. C'est pourquoi, dès la première anthologie, Boubacar Boris Diop (2021 : 18-19) avertissait :

*Sembura se veut explicitement une plateforme ou, mieux encore, une piste d'envol vers tous les possibles, on souhaite que les lecteurs, et surtout les jeunes de la région des Grands Lacs, s'en emparent. Ils y seront en compagnie de créateurs talentueux dont l'intraitable espérance est ainsi résumée par l'un d'eux : 'Aucun gri-gri n'est plus puissant que l'amour.' Et s'il est un endroit au monde où cela mérite d'être inlassablement rappelé, c'est bien celui d'où viennent ces textes qui feront assurément date.*

Tel était le vœu des acteurs de cette plateforme dont la vocation était, et reste, la co-construction d'un univers où il fait beau vivre, un havre de paix où les filles et les fils de cette région proclameront le vivre-ensemble pour le bien et le bonheur de tous.

## Conclusion

Parti de l'idée que les textes des anthologies Sembura ont été conçus essentiellement dans le cadre d'un vaste projet de déconstruction des stéréotypes socio-culturels qui pullulent dans la sous-région et qui sont à la base du climat de méfiance et de haine offusquant, très souvent, les vertus portées pourtant par les uns et les autres, l'analyse titrologique de quatre anthologies et les illustrations puisées dans un texte représentatif du regard triangulé à travers les trois espaces fonctionnalisés (Rwanda, Burundi et République démocratique du Congo), nous amène à la conclusion que le projet global de la plateforme Sembura est essentiellement bibliothérapeutique.

Après autant de discours négativistes développés sur l'Afrique, stigmatisant son incapacité à décoller, l'heure avait sonné pour les plumes de la sous-région de souffler et de sonner le cor du réveil, un appel pressant pour le rendez-vous de la co-construction d'un monde nouveau, juste et prospère. Et ce n'est pas ici Juvénal Ngorwanubusa (préfacier de la troisième

anthologie), et encore moins Eugène Ebodé (Préfacier de la deuxième anthologie) qui nous contrediront si l'on s'en tient à leurs avertissements cités ci-haut. La littérature n'est d'ailleurs que cela. C'est un cri, même si, très souvent, il arrive que ce cri ne soit que celui du prophète au désert. Espérons cependant que, quelle que soit la lourdeur des âmes et des cœurs des générations actuelles gangrenées par le matérialisme et le gain facile, demain s'élèveront d'autres générations pour qui les écrits et les cris des textes de Sembura résonneront plus vertueusement comme un appel au changement pour l'inauguration du véritable vivre ensemble.

## Bibliographie

Billa, B. 2022. *Différentes formes de bibliothérapie en France et à l'étranger*. [En ligne] : [https://bbf.enssib.fr/matieres-a-penser/differentes-formes-de-bibliothérapie-en-france-et-a-l-etranger\\_70618](https://bbf.enssib.fr/matieres-a-penser/differentes-formes-de-bibliothérapie-en-france-et-a-l-etranger_70618) [consulté le 20 décembre 2025].

Lambrichs, L.L. 2009 (2). « La littérature est-elle thérapeutique ? ». *Les Tribunes de la santé*. Éditions Presses de Sciences, n° 23.p. 43-50.

Maëline, L.L. Juin. 2020. La lecture comme thérapie ». *Acta fabula*, vol. 21, n° 6, *Essais critiques*. [En ligne] : <https://www.fabula.org/revue/document12970.php> [consulté le 20 décembre 2025].

Moliner, P. et al. 2015. *Les représentations sociales*. Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble.

Ngorwanubusa, J. 2012. *Les années avalanches*. Bruxelles : Archives et Musée de littérature.

Sales-Wuillemin, E. 2006. *La catégorisation et les stéréotypes en psychologie sociale*. Paris : Dunold. (Collection Psychologie Sup).

Sembura, Ferment littéraire. 2018. *La problématique de l'enseignement des langues et des littératures dans la région des Grands Lacs Africains : État des lieux, enjeux et perspectives. Actes du séminaire, Kigali, du 13 au 14 septembre 2016*. Kigali : Fountain Publishers Rwanda, Oxford : Africa Books Collective Ltd.

Sembura. Ferment littéraire. 2021a. *Émergences. Renaitre ensemble. Anthologie 1*. Casablanca : La croisée des chemins.

Sembura. Ferment littéraire. 2021b. *Pour une culture de paix dans la région des Grands Lacs Africains. Anthologie 2*. Casablanca : La croisée des chemins.

Sembura, Ferment littéraire. 2021c. *Convergences : Positiver l'autre. Anthologie 3*. Casablanca : La croisée des chemins.

Sembura, Ferment littéraire. 2022. *Grands Lacs Africains : Le vivre-ensemble. Anthologie 4*. Casablanca : éd. La croisée des chemins.



© *Synergies Afrique des Grands Lacs*, n° 15, Année 2026.

Revue du GERFLINT

<https://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb426870244>

Bibliothèque nationale de France – Juillet 2026 -

<https://gerflint.com>

<https://gerflint.com/synergies-afrique-des-grands-lacs>

